

La Nouvelle-Calédonie, collectivité sui generis sous administration française à l'heure où nous mettons sous presse, se situe dans le Pacifique Sud, à environ 1 500 kilomètres à l'est des côtes australiennes et pas loin de 20 000 kilomètres de la mère patrie.

Elle est divisée administrativement en trois provinces : Sud, Nord et Îles ; en conséquence, tout fait censé se situer à l'époque contemporaine en province Centre ne saurait relever que d'élucubrations purement fictionnelles, voire parfaitement délirantes, de l'auteur.

Par ailleurs, celui-ci tient à préciser qu'il n'entend en aucun cas se voir tenu pour responsable des opinions, préjugés, attitudes belliqueuses et propos politiquement incorrects endossés par certains de ses personnages. La fâcheuse tendance à l'excès constatée dans les dires, faits et gestes de ceux-ci constitue au demeurant l'indice de la regrettable émancipation qu'ils s'arrogent vis-à-vis de leur créateur, sitôt le cinquième bourbon consécutif absorbé par ce dernier...

PROLOGUE

Les Américains équipèrent les chars Abrams de trois brigades de la 1^{re} division d'infanterie mécanisée – la Big Red One – de gigantesques lames d'acier fixées à l'avant des blindés, donnant à ceux-ci l'aspect insolite de monstrueux chasse-neige. Puis ils firent route vers le front, où huit mille soldats irakiens les attendaient au fond d'une ligne de tranchées. Nous étions aux premiers jours de l'opération « Tempête du désert », pendant la guerre du Golfe.

Ceux de leurs ennemis qui comprirent à temps ce qui allait se passer se rendirent. Les autres, ceux qui étaient blessés, ceux qui réagirent trop lentement ou bien qui refusèrent de fuir, eurent pour dernière vision la dune de terre ocre poussée par les chars, et qui progressait dans leur direction à la surface du désert à la vitesse d'une énorme vague dévastatrice. Ils périrent ensevelis, dans le grondement des engins dont les chenilles damaient leur sépulcre avant même qu'ils n'aient, la bouche et le nez remplis de poussière, achevé de rendre leur dernier souffle.

Les jours précédents, le 11^e RAMA, où je servais comme pointeur sur une batterie de 155 TR F1, avait traité les positions irakiennes afin d'ouvrir la voie à nos alliés yankees. Nous eûmes le privilège de franchir la ligne de front quelques heures après ceux-ci. Il n'en existait pratiquement plus que les coordonnées GPS. Ça et là, des irrégularités du sol marquaient la présence d'amas de corps des fuyards tombés sous les projectiles des véhicules de combat Bradley. Des tranchées, il ne restait rien, et

des milliers de soldats ennemis enterrés vivants par la Big Red One, aucune trace de leur abjecte agonie.

Puis je la vis. Notre batterie s'était immobilisée, et je descendis de mon véhicule. Je me dirigeai vers la forme insolite, jaille de terre comme un arbuste mort aux branches tronquées, ou enfoncée dans celle-ci à la manière d'un pieu dont la tête aurait éclaté en courtes ramifications. Parvenu à moins de deux mètres de mon objectif, je compris, m'accroupis et contins une nausée : c'était une main, déjà noircie par le soleil et la décomposition. Du sol n'émergeait que le dernier tiers de l'avant-bras ; la paume s'ouvrait à l'horizontale, les doigts s'étendaient, très légèrement fléchis. La position évoquait moins la supplique qu'une ultime et dérisoire tentative pour repousser l'inévitable – la souffrance et la mort.

Le déclic de l'appareil photo me surprit. Sans avoir besoin de me retourner, je sus que Paillette, le chef de pièce, donnait libre cours à son goût pour les images macabres. Je n'y pris pas garde sur le moment, car je ne le soupçonnais pas de souhaiter immortaliser autre chose que la main, tendue en une ultime prière vers le ciel, d'un Irakien anonyme. Je ne réalisai que bien plus tard, lorsque les clichés commencèrent à circuler parmi ceux de notre batterie, que je figurais sur certains de ceux-ci : un combattant accroupi, pris de trois quarts arrière au niveau du sol, plongé dans un dialogue muet avec les restes d'un ennemi vaincu sans gloire ni combat. Et cette main émergeant de la tombe reste pour moi, des années après, celle de l'obscur victime d'un crime de guerre dont toute trace demeure à jamais ensevelie, quelque part au fin fond d'un très lointain désert...

PREMIERE PARTIE

ONE

Passée la barre des Montagnes Bleues, le vert commença progressivement à pâlir, avant de se délayer vers la moitié du vol dans un ocre de plus en plus insistant, lequel ne tarda pas à céder la place à un rouge sombre d'une nudité implacable.

Bien que Doubtful Creek se trouvât plus près de Yulara, le lieu-dit attendant à Uluru, j'avais opté pour un trajet en avion jusqu'à Alice Springs, suivi d'un parcours terrestre au départ de celle-ci. Je préférais éviter de me retrouver piégé dans l'onéreux complexe touristique érigé à proximité immédiate du monolithe. Et puis il ne me déplaisait pas de m'offrir un bref regard sur la capitale du Red Center.

Au fur et à mesure que nous approchions de celle-ci, son existence me parut de plus en plus improbable. Qu'une installation européenne pérenne ait pu voir le jour au beau milieu d'une zone cernée par près d'une demi-douzaine de déserts supposait des pionniers une foi en eux-mêmes hors du commun. L'appareil perdit de l'altitude, et rien ne se révélait à perte de vue qu'une étendue désespérément rouge et plate. Soudain, quelques bouquets d'arbres, d'abord clairsemés, puis formant bientôt une nappe de plus en plus drue, attestèrent la présence d'une eau qui cependant restait invisible. Alice Springs est théoriquement baignée par la Todd. De cette rivière perpétuellement à sec, un dicton local prétend que quiconque l'a vu couler trois fois dans sa vie habite forcément le coin...

Qu'un ingénieur hydrologue ait réussi à disparaître, puis à secondairement refaire surface dans un environnement aussi aride m'apparut soudain surréaliste.

Pourtant, c'est bien ce qui nous valait, à Augustin et à moi-même, le voyage depuis la Nouvelle-Calédonie.

J'explique.

Augustin : Kanak, dix-huit ans, un mètre soixante-douze pour cinquante-huit kilos, fils de Margot, ma femme de ménage. Se destine à la carrière de fonctionnaire de police. En dépit de ce handicap, se trouve actuellement en stage chez moi. Suite l'année dernière à un voyage éducatif en Nouvelle-Zélande d'une quinzaine de jours, destiné aux jeunes défavorisés des squats¹, et prolongé de son propre chef par huit mois d'errance au pays du long nuage blanc, se targue de maîtriser l'idiome de Shakespeare – ce qui est loin d'être mon cas, d'où sa présence à mes côtés en tant qu'interprète.

Moi : Kuntz, Franck Kuntz. Alsacien, quarante-sept ans, quatre-vingt-quinze kilos pour un mètre quatre-vingt-cinq. Ancien artilleur, en service au 11^e RAMA durant la guerre du Golfe – la première, la vraie. Détective privé à La Réunion², agent de sécurité en Polynésie française³, de nouveau privé en Nouvelle-Calédonie, porté sur le bourbon du Kentucky, les filles à la libido débridée et un abord essentiellement physique des situations considérées comme intellectuellement complexes.

L'histoire avait commencé dix jours plus tôt à Nouméa, le 7 juillet 2008 à 15 h 03.

La lancinante stridulation du téléphone m'extirpa d'un rêve plutôt agréable au cours duquel la traque d'un dangereux

¹ Squat : ensemble d'éléments d'habitation précaires, implantés illégalement sur un terrain laissé inoccupé.

² Voir *Retrait du percuteur*, Baleine-Le Seuil, 2001.

³ Voir *Fausse Passe*, Actes Sud, 2005.

psychopathe amateur de femmes et de bières blondes m'imposait un séjour prolongé à Munich durant l'Oktoberfest. Il me fallut plusieurs sonneries pour me situer dans l'espace et dans le temps – et pour aussitôt le regretter.

Je décrochai le combiné et optai pour un laconique :

— Oui ?

Un silence à l'autre bout du fil m'engagea à me ressaisir :

— Franck Kuntz, à qui ai-je l'honneur ?

— Anne-Sophie de Saint-Alban. Monsieur Kuntz, si j'en crois l'annuaire, vous êtes bien détective privé ?

— Affirmatif, madame.

En cet instant j'eusse préféré émarger à une quelconque administration territoriale où rien ne vient jamais contrarier la saine torpeur induite par une Hoegaarden Grand Cru de trop absorbée au déjeuner...

— Êtes-vous compétent en matière de disparition de personnes ?

— À vous d'en juger. Disons que cela entre dans le champ de mes activités.

Je travestissais légèrement la vérité. Certes, j'avais ramené au bercail quelques mineurs en fugue, et localisé sans encombre une poignée de maris évadés du domicile conjugal, mais je ne m'illusionnais pas quant à la difficulté des tâches accomplies. À vrai dire, la forte propension de certains de mes contemporains à refuser de réduire leur vie intime aux engagements contractés vis-à-vis de leurs conjoints fournissait matière à un volant non négligeable de mon négoce. Documenter, photos édifiantes à l'appui, des ébats adultérins prétextes à divorces ensuite âprement négociés n'exige ni prouesses intellectuelles ni exploits physiques. Je tirais davantage de satisfaction du reste de mon activité, qui se partageait entre la résolution de différends pécuniaires par des recours plus radicaux que ceux offerts par la justice, et la constitution de moyens de pression vis-à-vis de personnalités du monde politique et administratif, dans les deux cas pour le compte de clients discrets et fortunés. J'avais

ainsi à mon actif la démission de son mandat d'un député soucieux d'échapper à une mise en examen pour corruption passive, et la mutation dans les Ardennes d'un magistrat inquiet de voir divulguées aux médias quelques-unes de ses photos de vacances passées en compagnie de garçonnets à Pondichéry.

La nuit tombe comme un couperet vers dix-huit heures durant l'hiver austral. J'arrivai au domicile de ma cliente, une villa au fin fond du Mont-Dore, dans les dernières lueurs d'un crépuscule blafard. Anne-Sophie de Saint-Alban habitait une maison plus spacieuse que confortable, en contrebas de la route dont le tracé épouse le bord de mer. Elle me reçut sur une terrasse entièrement protégée par une série de baies vitrées des vents dominants, dont la violence s'exerçait sans retenue sur la cime des arbres alentour. Nous prîmes place sur des fauteuils en cuir noir quelque peu défraîchis se faisant face.

— Monsieur Kuntz, puis-je vous offrir quelque chose à boire ? Whisky ? Bourbon ? Il me reste un peu de Jack Daniel's, je crois...

Je me demandai qui l'avait renseignée sur ma faiblesse pour ce cru du Tennessee.

— Du Perrier, s'il vous plaît, avec un peu de glace.

Il me sembla voir passer une lueur ironique dans son regard. Elle s'absenta quelques instants et revint avec un plateau chargé d'une canette d'eau gazeuse pour moi, d'un verre de Martini pour elle, et d'une assiette de crackers au fromage. Je passai rapidement en revue les détails de sa physionomie.

Il s'agissait d'une grande femme rousse, au seuil de la cinquantaine, et qui se donnait tous les moyens de lutter contre la difficulté d'aborder cet âge avec ce type de carnation. Il semblait trop tôt pour confier au chirurgien le fin lacis de rides qui veinait, des ailes du nez au menton et également au coin des paupières, une peau diaphane et semée d'éphélides. Elle avait opté pour la mise en valeur de ses atouts les plus indiscutables :

des yeux d'un vert lumineux, que soulignait l'ample courbe des sourcils soigneusement dessinés, et des lèvres charnues, subtilement rehaussées par un rouge tirant sur le corail. Elle portait un chemisier gris perle sur des pantalons noirs assez amples, et des chaussures plates à lanières. Je ne notai aucun bijou, à l'exception d'une paire de boucles d'oreilles en saphir.

Je bus une gorgée de Perrier, me carrai dans mon fauteuil, et sortis de la poche intérieure de mon blouson de cuir un petit carnet à couverture noire que j'ouvris à une page vierge, afin de lui signifier que je lui laissais l'initiative de l'entretien.

L'affaire qu'elle m'exposa commençait de façon assez classique. Une demi-douzaine d'années plus tôt, Georges de Saint-Alban, son mari, était décédé au cours d'un séjour à Sydney. Plus précisément, son corps carbonisé avait été retrouvé dans une chambre d'hôtel de Kings Cross, le quartier chaud de la ville. La police australienne avait conclu à une mort accidentelle consécutive à un feu de matelas, dans un contexte d'intoxication alcoolique massive. En dépit des circonstances suspectes, il n'avait pas été pratiqué d'autopsie. La veuve avait, à l'issue d'une longue procédure contentieuse – la compagnie d'assurance ayant commencé par soutenir qu'il pouvait s'agir d'un suicide – touché une coquette prime d'assurance-vie la mettant durablement à l'abri du besoin.

Je lui demandai de me préciser le nom de l'assureur en question, afin de rayer celui-ci de mes tablettes, ce qu'elle fit après un instant d'hésitation. Elle n'avait pas touché à son vin cuit, et parut soudain buter sur une pensée difficilement formulable. J'ignorais toujours ce qu'elle attendait de moi, et décidai de l'aider :

— Souhaitez-vous que je reprenne les investigations ?

Elle parut hésiter, s'octroya une gorgée de Martini, toussa, reprit sa respiration et se lança :

— Voyez-vous, au moment de son décès, mon mari et moi-même étions en très mauvais termes. Pratiquement au bord de la

séparation. Nous avons deux enfants, dont il ne s'occupait plus du tout. Seuls comptaient son boulot, ses virées entre amis...

Je jetai quelques notes sur mon carnet, puis demandai :

— Quel était son travail ?

— Ingénieur hydrologue. Les dernières années, il avait pris une patente, et opérait comme sous-traitant pour une société australienne basée à Sydney, laquelle réalise des audits auprès de sociétés industrielles.

— De quelle société s'agit-il ?

— De la Pacific Aquacheck Company. Vous trouverez ses coordonnées sur Internet.

— En quoi l'hydrologie intéresse-t-elle les industriels ?

— Au niveau des études d'impact préalables à certains projets. Il s'agissait entre autres de sociétés minières. Des histoires de captages d'eau, de bassins versants, bref, pour moi, c'est du drehu⁴ tout ça...

— Et donc ?

— Donc, à l'époque, j'avoue ne pas avoir été profondément affectée par sa disparition, au point de renoncer à creuser l'idée qui pourtant ne cessait de me harceler : je ne croyais pas à la thèse accidentelle. Pour moi, mon mari avait été assassiné...

— Par qui, pour quelle raison ? Pourquoi n'avoir alors rien fait ?

Elle sembla se voûter sous l'avalanche de questions, demeura quelques instants silencieuse, puis se reprit :

— Nous ne nous parlions pas beaucoup, durant les mois qui ont précédé sa disparition, mais il semblait extrêmement préoccupé, angoissé même. À plusieurs reprises il a fait allusion à des pressions subies dans le cadre de son travail. Il semble qu'il ait produit des résultats qui n'allaient pas dans le sens attendu par ses commanditaires.

— Avait-il reçu des menaces ?

⁴ Drehu : langue kanak, parlée principalement à Lifou.

— Oui, au moins deux fois.

— De quel type ?

— Pardon ?

— Du genre « si tu nous gaves encore, on va te péter la gueule et cramer ta caisse », ou bien plutôt « tu continues, et c'est un petit tour dans le lagon avec une bouée en béton » ?

La crudité de mes propos me valut un long regard hostile. J'avais décidé de la brusquer un peu, afin de l'amener sans trop traîner au cœur du sujet. Elle laissa tomber :

— Plutôt de la deuxième catégorie, si j'ai bien compris. C'est pour ça qu'il avait contracté cette prime d'assurance-vie. Et c'est également à cause de celle-ci que, sur le moment, je ne suis pas allée plus loin...

— Je ne comprends pas...

— Et bien, avec cet assureur véreux qui refusait d'honorer ses engagements, la situation était déjà assez compliquée comme ça. Contester les résultats de l'enquête australienne, cela pouvait s'avérer à double tranchant. Déjà, nous partions pour plusieurs années de procédure...

— Je vois. Ce qui fait que cet aspect de la question étant à présent réglé, le moment est venu pour vous de rouvrir le dossier ?

Elle me considéra avec stupeur, et son calme sembla soudain s'effriter sous la pression d'affects qu'elle ne parvenait plus à endiguer :

— Non, vous n'y êtes pas. Je vous demande d'imaginer un peu ce que j'ai traversé : le naufrage de mon couple, le deuil de mon mari, des années de chicanes judiciaires... Et au moment où je vois enfin le bout du tunnel, ce... ce...

Je guettaï l'épithète cinglante, mais elle se ressaisit :

— Mon mari qui réapparaît !

— Intéressant. Et de quelle manière s'est-il manifesté ?

Elle sembla lutter pour contenir le sentiment de colère qui enflait sa voix :

— Il ne s'est pas manifesté ! Seulement, il est en vie !

— Comment, alors, l’avez-vous appris ?

Elle n’émit plus qu’un murmure rageur :

— Par le plus grand des hasards ! Des amis, parmi le peu que nous avons réussi à conserver, l’ont formellement identifié, au cours d’un voyage en Australie, il y a un mois, dans un trou au milieu de nulle part appelé Doubtful Creek !

— Je ne vois pas très bien où c’est.

— Dans l’Outback⁵. Si j’ai bien saisi, une sorte de relais routier entre Alice Springs et... vous savez, cette espèce d’énorme monolithe, dans le désert... Ayers Rock, c’est ça...

— Uluru ?

Elle ne contraria pas ma préférence pour le nom aborigène.

— Peut-être... Bref, je voudrais que vous vous rendiez là-bas, et que vous tiriez cette histoire au clair. Vous comprenez, j’ai besoin de savoir !

Je ne comprenais pas parfaitement, mais je décidai de poursuivre :

— Vos amis sont-ils sûrs que c’est bien lui ?

— Pour autant que l’on puisse l’être au bout de plusieurs années passées sans voir quelqu’un. Ils l’ont trouvé certes changé, vieilli, imitant à s’y méprendre l’apparence d’un Australien du bush, mais ils n’ont eu aucun doute.

— Ils ont établi un contact avec lui ?

— Au moment où ils s’y apprêtaient, il a brusquement tourné les talons et est sorti du relais où il venait à peine d’entrer pour remonter dans sa voiture. Ils pensent qu’il les avait reconnus lui aussi.

Je m’accordai quelques instants de réflexion :

— La dépouille de votre mari, ou du moins celle attribuée à votre mari, où est-elle enterrée ?

— Je l’ai fait incinérer.

⁵ Outback : arrière-pays australien, généralement aride, représentant la majeure partie de la surface du pays.

— Logique...

Je regrettai trop tard le manque de tact de ma réflexion, qu'elle accueillit d'un visage crispé. Je réalisai qu'elle attendait anxieusement ma réponse – selon toute probabilité parce qu'elle redoutait en cas de refus de ma part d'avoir à réitérer son pénible exposé à un autre intervenant. Je ne tardai pas à lui livrer mon verdict :

— Madame, votre affaire me paraît tout à fait dans mes cordes, à un gros détail près...

— Puis-je savoir lequel ?

— Voilà : je me débrouille à peu près en allemand et en créole réunionnais, j'ai quelques notions de paumotu⁶, je connais même deux ou trois mots de drehu... Mais je ne parle pas anglais...

⁶ Paumotu : langue polynésienne, parlée dans les îles Tuamotu.